

XYZ. La revue de la nouvelle

Blanche au matin

Guy Drouin



Number 51, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Drouin, G. (1997). Blanche au matin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 35–37.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Blanche au matin

Guy Drouin

Allaité au néon vif, le blanc chatoisement des murs exerçait une tension persistante sur ses nerfs. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait conscience que de sa peau émanait une sorte de blafarde luminosité ; l'impression nette que sous son épiderme s'animait une multitude de particules lumineuses vibrant jusque dans l'extrémité de tous ses membres. Jamais cependant elle n'avait aussi clairement compris que cette luminescence à la frange d'elle-même était l'unique élément véritablement intime de son corps.

Elle se surprit alors à murmurer son nom, plusieurs fois. Puis de nouveau, haussant la tonalité de sa voix monocorde. Les murs et les objets de la pièce lui renvoyèrent un son brisé, étranger, la faisant rire. Rien en elle n'était ce nom. Il fallait pourtant se concentrer, essayer de déterminer un endroit précis à l'intérieur de son corps qui vibrerait à ce vocable. Son nom devait être le signe à travers lequel sans doute on avait voulu lui révéler un message vital quelconque, puisque ce nom, sa vie durant, on le lui avait imposé, était celui avec lequel toujours on l'avait désignée, était celui auquel indéfectiblement elle avait répondu.

Les yeux fixés sur la panoplie de colliers dégoulinant d'un couteau planté dans le mur, elle chantonait maintenant ce nom ; sans que cette sonorité particulière ne corresponde à rien au centre d'elle-même.

« Je ne suis pas mon nom », dit-elle.

Elle se laissa doucement envahir par le pouvoir qu'avait cette phrase. Élevant la voix, elle répéta :

« JE NE SUIS PAS MON NOM. »

De nouveau, elle entendit son rire cristallin se répandre dans l'appartement, puis n'y pensa plus.

Quelque chose de froid traversa son corps. Il n'y avait ni drap ni couverture sur le futon blanc Septième Ciel. Elle voulut se lever, même au risque de modifier le fluide qui, depuis quelques instants, courait dans la pièce et qu'elle savait avoir un lien occulte avec elle-même. Elle s'y sentait d'ailleurs intensément bien.

Presque contre sa volonté, elle se cambra d'un mouvement des reins et vit la lueur blanche qui naissait de la fenêtre percée tout au haut du mur d'en face.

La nuit expirait et elle en éprouva de la tristesse. Jamais elle n'avait aimé ce moment du jour où l'aube, vicieusement, surprend la nuit ; l'humiliant, la chassant.

Son esprit cherchait à se remémorer une nuit où elle aurait eu froid. Vainement. Rien en elle n'associait la nuit avec le froid. L'idée qu'elle n'avait éprouvé la sensation de froid que le jour venu l'étonna, puis étrangement, la rassura. Il y avait quelque chose dans ce constat qui lui plaisait démesurément. Une joie profonde et enfantine s'empara d'elle.

« Je n'ai eu froid que le jour. » Cette pensée procurait un effet bienfaisant certain. Il y avait là comme la révélation d'un rapport secret et exclusif entretenu avec l'ordre des choses.

« C'est moi », dit-elle avec une douceur qu'elle ne reconnut pas à sa voix.

Son collant Graffiti coupé au ras des mollets lui laissait les pieds nus et froids. L'envie lui vint quand même d'enlever ses vêtements. Elle ne le fit pas. La fenêtre se figeait maintenant dans le gris.

Elle eut encore un ricanement constatant que les yeux de Johnny Rotten, sur l'affiche placardée au mur du fond, se dirigeaient en droite ligne vers l'ustensile de métal noir déposé sur la table de chevet Ikea Design.

D'un geste lent et minutieux, elle tendit la main dans cette direction, ferma les yeux et ne sentit plus que le léger titillement du froid sous sa gorge qui, l'instant d'un centième de seconde, se propagea dans tout son corps.

Le tapis tacheté léopard acheté chez Synchronicity amortit le choc d'un objet heurtant le plancher de ciment.

Lorsque l'on ouvrit la porte du sous-sol de la rue Bonaventure, immédiatement, on vit près du futon blanc Septième Ciel le Beretta 35 millimètres, de série C 476.